



HAL
open science

“ María Zambrano, philosophe-poète ”

Camille Lacau St Guily

► **To cite this version:**

| Camille Lacau St Guily. “ María Zambrano, philosophe-poète ”. Nunc, pp.15-16, 2017. hal-03537572

HAL Id: hal-03537572

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03537572v1>

Submitted on 20 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Camille Lacau St Guily, introduction du « Dossier María Zambrano, philosophe-poète », *Nunc*, revue « charnelle », Belgique, Éditions de Corlevour, n° 41, février 2017, ISBN 978-2-37209-028-5, p. 15-16.

« María Zambrano, philosophe-poète »

L'Andalouse, philosophe-poète, María Zambrano (1904-1991) ressemble à l'Albatros de Baudelaire qui, « exilé sur le sol au milieu des huées », a été moqué, méprisé, malmené. Tout comme cet Albatros, des « hommes d'équipage », au cours de son existence, sont venus la contraindre, l'empêcher, la blesser : pour être une femme étudiante de philosophie à l'Université Centrale de Madrid, dans les années 1920 ; pour avoir remis en cause, notamment dans son premier grand texte *Hacia un saber sobre el alma* (Vers un savoir sur l'âme) de 1934, le concept de « Raison vitale » de son maître José Ortega y Gasset (1883-1955), qu'elle ne considère alors pas suffisamment vivante, trop oublieuse de la réalité radicale de la vie ; pour avoir défendu la République, au moment où les nationalistes, sous la tutelle de Francisco Franco, prennent les rênes de l'Espagne ; pour avoir clamé, dans une *agora* de philosophes majoritairement idéalistes ou intellectualistes, que le *Logos* philosophique pouvait être musical et dansant, fondamentalement poétique, métaphorique (Éric Marquer), parce qu'il était au service de la vie, en somme pour avoir revendiqué une Raison nouvelle. María Zambrano défend, dans toute son œuvre, l'urgence de construire une alternative philosophique au « paradigme de la Raison pure »¹, et particulièrement dans ses essais *Pensamiento y poesía en la vida española* (1939), *Filosofía y poesía* (1939), puis plus tard dans des textes plus mystico-poétiques comme *Claros del bosque* (Les clairières du bois) (1977), *Delirio y destino*, son autobiographie (1989), ou encore *Notas de un método* (1989).

Pour entendre ce que María a à nous dire, il nous faut prêter l'oreille ; sa voix est ténue, parfois fragile et fut souvent recouverte par la majesté sonore des érudits. Car son langage, pour reprendre ses propres termes, dans l'une des lettres qu'elle a envoyée au philosophe et théologien, Agustín Andreu (1928-), et que Laurence Breysse-Chanet a traduite spécialement pour ce cahier, est un peu ce « langage du murmure ou du chant mystérieux, et celui de la brise aussi », ou encore comme un « son léger, qui balbutie », et qui nous rappelle le sublime langage de la « brise légère » dans le « Livre des Rois » de l'Ancien Testament. On pourrait dire, pour reprendre une expression employée par Raphaël Estève dans ce cahier, que Zambrano est comme « parlée par le langage », parce qu'elle laisse éclore en elle l'Être qui

¹ Ana Bundgård, *Más allá de la filosofía. Sobre el pensamiento filosófico-místico de María Zambrano*, Madrid, editorial Trotta, 2000, p. 182.

est, se défaisant ainsi, dit-il, du « trop-plein du langage ». Dans cette déprise, son cœur façonne une Raison authentique.

Posez donc l'oreille sur la poitrine de sa pensée pour écouter les puissants battements de son cœur, sa respiration la traverser, son élan vital l'animer, une « révélation » se déployer. Et vous sentirez peut-être « l'haleine de l'agneau », selon les termes qu'emploie María Zambrano, lors d'une conférence, et que Jean-Marc Sourdillon nous rapporte dans ce cahier. Oui, la pensée de María bat, respire, chante et traduit une soif inconditionnelle de vie, même si elle a si peur de la « dés-incarnation », comme elle le dit elle-même dans la traduction inédite de Laurence Breysse-Chanet. L'Antigone à qui elle redonne souffle, dans son texte philosophico-théâtral *La tumba de Antígona* (La tombe d'Antigone) de 1967, est un exemple de ce besoin vital d'incarner la Raison qui l'habite, de la mettre en scène, en chair dans l'espace discursif du texte (Camille Lacau St Guily). Son Antigone est d'ailleurs, elle aussi, un agneau de vie. Inviscérer le *Logos*, voilà donc l'une de ses grandes quêtes personnelles.

Les circonstances dramatiques de son existence la conduisent sans doute à intensifier l'élan vital qui l'anime et à vouloir traduire, dans ses écrits, l'homme « entier et vrai » (à A. Andreu), « en chair et en os ». Comme exclue de sa propre histoire, parfois agonisant dans l'exil – expatriation dans laquelle elle a vécu pendant quarante-cinq ans –, elle a inventé une vie aux périphéries, mais avec quel souffle, quelle « espérance créatrice », quelle « inspiration continue » (Jean-Marc Sourdillon) ! Loin de la maintenir dans une haine amère, cette expérience constante de « l'extraterritorialité »², vécue matériellement et intimement, augmente en elle le désir de vivre et de trouver les mots pour le dire. Et de cette béance, de cette faille, cette absence, jaillit paradoxalement une forme de surabondance. Elle se passionne alors naturellement pour ce qui ne brille pas d'orgueil, détrônant les sages de leur superbe, pour ce qui est délicat et fragile, pour ce qui a été abandonné, pour l'indésirable. Dans sa prose poético-philosophique, elle fait danser tout autant un Quichotte, un héros inconnu du « 3 de mayo » de Goya, un Job ou une Antigone à bout de force, que des chanteurs et danseurs de flamenco analphabètes³, qui ne répondent pas au canon de la Raison philosophique traditionnelle. Elle dira d'ailleurs de la pensée espagnole qu'elle est « anarchique » et « vagabonde ». Zambrano veut sympathiser avec la réalité, cherche à se fondre en elle.

² Jesús Moreno Sanz, présentation (couverture) in María Zambrano, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la Guerra civil*, presentación de Jesús Moreno Sanz, Madrid, editorial Trotta, 1998.

³ Lire à ce sujet l'étonnant et bel essai d'un fidèle ami de María Zambrano, José Bergamín, *La decadencia del analfabetismo*, Cruz del Sur, Santiago de Chile-Madrid, 1961.

Pour Zambrano en somme, le *Logos* se doit d'être incarné, il doit s'inviscérer dans le cœur de l'homme pour traduire sa réalité cordiale, radicale. Les métaphores du cœur sont d'ailleurs prégnantes dans son œuvre (Éric Marquer). Le *Logos* zambranien se refuse à se jucher sur des hauteurs macrocosmiques antipathiques. Il est viscéralement « matérialiste », (Raphaël Estève ; Camille Lacau St Guily). Pour Raphaël Estève, « cet attachement à la corporéité et à la matière vaut, chez María Zambrano, également pour le langage ». Le langage écrit doit être « revivifié », sans être « transparence prosaïque et quotidienne ». La déprise ou béance peuvent permettre l'éclosion de l'être, de l'autre que soi, dans lequel, nous le rappelle Raphaël Estève, « semble se cacher une promesse » (María Zambrano).

Le *Logos* zambranien veut pouvoir réconcilier la philosophie et la vie, la philosophie et la poésie, la philosophie et la douceur, la maternité, l'amour, la fraternité. Zambrano s'inscrit ainsi dans une autre logique, celle de la « Raison poétique ». On peut alors mieux entendre ces mots adressés à Agustín Andreu : « J'ai et je dois écrire – encore ! Mais ce n'était pas cela, et pas non plus d'enseigner la Philosophie, ce qui me plaisait ; ce qui me plaît, c'est la danse. » (Traduction Laurence Breysse-Chanet). Loin d'opposer la philosophie et la danse, sa Raison sera dansante, renouant, d'ailleurs en cela, avec le sublime *Logos* présocratique.

Et pourtant son *Logos* dansant ne fut pas toujours inspiré par une muse apollinienne. L'expérience de l'exil qui pénètre dans la peau, dans la chair de María Zambrano, pour reprendre les mots de Jean-Marc Sourdillon, lui inspire une pensée non pas triomphaliste et glorieuse, mais fêlée, celle d'un vaste oiseau des mers qui traîne ses grandes ailes blanches, mais qui demeure un roi de l'azur ou plutôt de l'aurore !⁴ L'œuvre zambranienne est une forme de pensée pascalle ; comme albatros ou agneau, elle nous invite à passer un seuil, dans l'espérance d'une Terre Promise.

Que ces quatre articles de Raphaël Estève (« La mystique de la Lettre chez María Zambrano »), Camille Lacau St Guily (« De la quête d'un *Logos* réaliste à un Verbe fait chair. Un chemin zambranien vers *La tombe d'Antigone* »), Éric Marquer (« La métaphore du cœur selon María Zambrano »), Jean-Marc Sourdillon (« La voix de l'exilée »), et la traduction de Laurence Breysse-Chanet (« Les trois lettres de la Pièce »), révèlent une soif de découvrir son œuvre, qu'ils soient une expérience liminaire pour plonger dans le mystère philosophico-poétique qu'elle a élaboré une vie durant et qu'elle nous a laissé. Ses œuvres complètes sont en cours de publication en Espagne, que leur traduction française voie bientôt la lumière.

⁴ L'aurore est une notion poético-mystique, particulièrement chère à María Zambrano. Voir à ce sujet notamment María Zambrano, *De la aurora*, Madrid, ed. Turner, 1986.